

Vous avez dit *No Sex* ?

L'asexualité et l'abstinence au défi de la société de performance

par Magali CROSET-CALISTO*

Depuis des décennies, qu'il s'agisse de la sphère publique ou de la sphère privée, notre culture occidentale semble cultiver la philosophie du « trop », où tout n'est plus qu'injonctions, excitations, agressions, décharge, effusions, addictions... La sexualité, en tant que miroir même de notre société, n'échappe pas à la règle. L'intime est devenu extime¹. Cependant, de nouveaux scripts sexuels émergent et semblent défier la course à la performance de notre temps. Les médias et les sondages l'affirment, les témoignages et la pratique clinique le confirment, l'essor du *No Sex* dans le monde et en France, ne cesse de s'imposer.

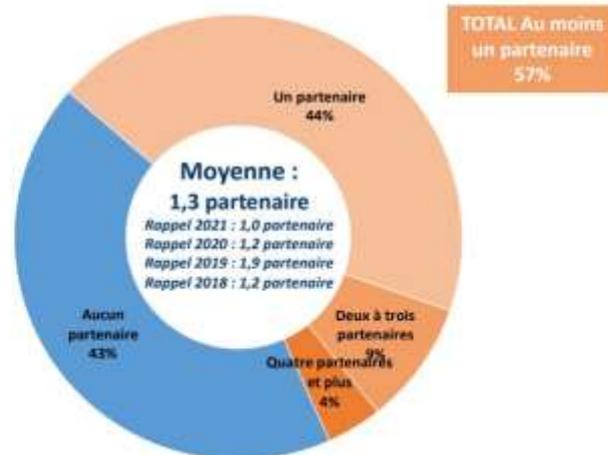
De quoi le *No Sex* est-il le nom ?

En 2022, 43 % des jeunes de 15-24 ans ont déclaré ne pas avoir eu de rapports sexuels durant les douze derniers mois². Cela représente presque un jeune sur deux. Or, une durée d'un an sans rapport sexuel à l'âge de 18-20 ans, ce n'est généralement pas fréquent. Pour rappel, en 2014, 25 % affirmaient n'avoir eu aucun rapport sexuel annuel, soit 18 points de moins que les chiffres de 2022. Qu'est-ce à dire ? Les codes de la sexualité seraient-ils en train de changer ? Où passent le désir et l'excitation ? Que devient le rapport sexuel ? Les personnes asexuelles ou abstinentes pratiquent-elles quand même la masturbation ? De quoi le *No Sex* est-il le nom ? Serait-il une clé de lecture pour comprendre et déjouer les rouages grippés d'un monde hypersexualisé, écoeuré jusqu'à saturation ?

¹ M. Croset-Calisto, *De la sexualité et du désir par temps de crise*, revue Passages-Adapes, n°210-211, novembre 2021.

² Suivi barométrique Ifop pour Sidaction : sondage réalisé en février 2022 auprès de 1 002 jeunes de 15 à 24 ans ; <https://presse.sidaction.org/Handlers/HTFile.ashx?MEDIAID=163739&SITEKEY=03849c18-f868-41ce-b222-ba1469319d2c>

QUESTION : Au total, au cours des douze derniers mois, avec combien de personnes avez-vous eu des rapports sexuels ?



Suivi barométrique 2022

Les jeunes, l'information et la prévention du Sida

L'expression *No Sex* désigne officiellement toutes les personnes qui ne font pas ou plus l'amour : par orientation, par choix, pour des raisons pandémiques ou contextuelles, relationnelles, médicales, philosophiques, etc. Ce terme inclut l'asexualité et l'abstinence qui - malgré le peu d'études qui leur est dédié - existent depuis la nuit des temps. L'asexualité est une orientation sexuelle, l'abstinence est une pratique (choisie ou subie). Pour aller plus loin encore, l'on pourrait dire que l'asexualité est une orientation sexuelle dont le « choix d'objet » s'avère restreint, puisque le désir ne s'adresse à aucun tiers (« une personne asexuelle ne ressent pas de désir pour les autres³ »). Est-ce à dire que le désir s'annihile de lui-même ? N'est-il pas plutôt sublimé ? Regroupées sous le terme générique du *No Sex*, les personnes asexuelles ou abstinentes interrogent la norme et l'altérité et viennent bouleverser les schémas traditionnels de la sexualité.

Depuis plus de vingt ans, la sexualité s'avère davantage associée aux records, aux performances et aux enjeux de domination qu'aux voluptés du plaisir. A ce propos, l'étude du vocabulaire représente un bon indicateur des mentalités et des pratiques d'une société. Actuellement, dans le discours général, il ne s'agit plus de « sexualité » mais de « sexe »... L'anglicisation du vocable « sexualité » au profit du mot « sexe » marque un tournant symbolique fort. Le « sexe » est devenu un objet comme un autre, il est « consommé », jusqu'au vertige parfois. Et le sexe actuel,

³ Définition à retrouver sur le site officiel de l'asexualité : <https://fr.asexuality.org/?Asexualité>

via des soutènements porno-commerciaux colossaux, a envahi l'ensemble des espaces publics et mentaux. Il s'est répandu jusque dans les cours de récréation⁴, sans n'avoir plus rien de récréatif. Garrotté par les ressorts marchands des industries du X, il apparaît à bout de souffle et à bout d'idées. Le sexe du 21ème siècle semble en berne : il ne fait plus rêver. Ne plus avoir envie de relations sexuelles devient pour beaucoup une réalité⁵ :

On arrive à concevoir le sexe sans amour mais on n'arrive pas à concevoir l'amour sans sexe. Je trouve cela très étrange...

(...)

J'ai été dégoûté du porno autant que de moi-même. C'est une industrie qui est là pour se faire de l'argent sur notre plaisir. Après des années de consommation, je me suis aperçu que cela avait tout détruit dans ma vie. Relations, travail, finances, estime de moi-même... J'en étais venu à faire cela tout le temps, machinalement, sans vrai plaisir. Aujourd'hui, tout cela m'écœure.

(...)

Je ne me reconnaissais plus dans ma façon de consommer le sexe. Cette pause m'a permis de travailler davantage sur moi [...]. Je m'étais perdu dans l'autre, il aura fallu du temps pour me récupérer [...]. On confond souvent ce désintérêt avec une impuissance... Ce n'est pas qu'on ne peut pas, c'est qu'on ne s'y voit plus [...]. La croyance veut que le sexe soit nécessaire pour qu'il y ait de l'amour, et vice versa. Pourquoi l'amour devrait-il s'accompagner de sexe pour être véritable ?

En 2021, une grande enquête menée par l'Observatoire européen de la sexualité féminine⁶ s'est concentrée sur les conséquences de la COVID-19 et de l'effet #MeToo sur les pratiques sexuelles des femmes. Le constat est sans appel :

- 35 % des Françaises déclarent ne pas être satisfaites de leur vie sexuelle (notons que ce résultat est le plus élevé de tous les pays européens sondés).
- 41 % des Françaises interrogées déclarent n'avoir eu aucun rapport sexuel depuis plus de quatre semaines. Ce qui représente un différentiel de dix points en sept ans (31 % des femmes déclaraient la même chose en 2016).
- 64 % des Françaises se plaignent d'avoir un conjoint non attentif à leur plaisir

⁴ 82 % des enfants de 11 à 13 ans ont déjà été confrontés à des images pornographiques selon une étude de l'INSERM, extrait de W. Lowenstein, L. Karila, *Tous addicts et après ?*, Flammarion, 2017, p. 266

⁵ Témoignages extraits du livre de M. Croset-Calisto, *La Révolution du No sex, petit traité d'asexualité et d'abstinence*, éditions de l'Observatoire, 2023, p81-82.

⁶ Sondage Ifop/The Poken company réalisé auprès de 5 026 femmes de 18 ans et plus vivant en Espagne, Italie, France, Allemagne et Royaume-Uni, par questionnaire auto-administré du 1er au 5 mars 2021
<https://www.ifop.com/publication/observatoire-europeen-de-la-sexualite-feminine/>

Le sujet est encore tabou car quand le sexe n'y est pas, la société tremble. Si l'asexualité et l'abstinence connaissent une visibilité croissante depuis cinq en France, force est de constater que dans le même temps, les personnes qui ne font plus l'amour ou disent ne plus vouloir le « faire », sont toujours incomprises, dénigrées, voire stigmatisées. Ne pas éprouver de désir, ni avoir de sexualité, est souvent considéré comme douteux, voire anormal. Si l'abstinence et l'asexualité sont de plus en plus connues, elles n'en demeurent pas moins dénoncées. Le No Sex est *toujours-déjà* dénigré, attaqué voire pathologisé, lorsqu'il n'est pas considéré comme un épisode « forcément temporaire » auquel il est nécessaire de remédier...

Il y a une grande violence dans la société envers les gens qui n'ont pas de sexe dans leur vie (...) Ils sont seuls (...). La société est cruelle⁷.

On se sent comme handicapé. Dans la tête des gens, on ne fait plus partie des êtres humains. On n'est plus incorporé à la société⁸.

L'absence de rapports sexuels questionne et met mal à l'aise tant la société civile que certains représentants de la communauté scientifique pour lesquels une sexualité active (sous entendue pénétrative) représente l'indérogeable norme. La pathologisation des sexualités dites « marginales » ne date pas d'aujourd'hui. En 1886, le psychiatre Krafft-Ebing publiait *Psychopathia Sexualis*⁹, un ouvrage scientifique dont le but était de dresser un inventaire de toutes les « déviations sexuelles ». La masturbation mais aussi l'absence de sexualité représentaient alors des pratiques à traiter et à soigner par la médecine. Aujourd'hui des relents de stigmatisation persistent. La principale raison du maintien des stéréotypes repose sur le fait que dans l'inconscient collectif, l'absence de sexualité s'avère généralement associée au vide ou au rejet d'autrui qu'elle pourrait induire. L'absence de pulsion sexuelle est fréquemment perçue comme un refus du sexe et non comme une capacité ou une possibilité de déplacement (par la sublimation) vers autre chose. D'où cette interrogation : l'absence de sexualité ne pourrait-elle pas, au 21ème siècle, être pensée différemment ? A y regarder de plus près, l'asexualité, tout comme l'abstinence, nous interrogent tant sur les totems que les tabous de notre société. Elles nous interpellent sur l'hétérogénéité, le rapport à soi-même et aux autres. En filigrane, cela pousse la société à redéfinir la notion même de « rapport sexuel », ce qui permet à tout un chacun de reformuler également sa conception du désir et de l'art d'aimer. En d'autres termes, le « rapport au rapport » mérite d'être requestionné puisque pour une partie de la jeune génération, ne pas

⁷ D. Cros, film documentaire *No Sex*, Arte, 2022 témoignage de Chantal.

⁸ Ibid, témoignage de Nicolas.

⁹ R von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, Lipsiae, Voss, 1886.

ressentir d'attraction physique envers qui que ce soit, ne pas avoir de rapports « pénétratifs » et faire le choix de câlins chastes, fait désormais partie des nouvelles manières de vivre son intimité et sa sexualité. D'un point de vue psychanalytique, l'asexualité ou l'abstinence posent donc la question de la sublimation et du « bricolage » avec ses pulsions. Pulsions de vie ou pulsions de mort ? Principe de plaisir ou principe de réalité ? Et si la réponse se trouvait ailleurs ? Du côté du repli protecteur - via la pulsion d'autoconservation - face à un système qui a perdu ses repères ?

De l'overdose du désir et de l'asphyxie progressive du plaisir

Le signal d'alerte donné par les femmes, la jeune génération et les 60 millions¹⁰ de personnes asexuelles dans le monde, est en train de produire un effet de bascule. Tout comme il y a mille et une bonnes raisons de faire l'amour, il y a mille et une bonnes raisons de ne plus faire l'amour. Parfois des causes extérieures (iatrogènes), ou encore un conflit de couple, ou une hypolibido¹¹ accompagnée d'un besoin impérieux de faire une « trêve sexuelle », peuvent induire une abstinence à moyen ou long terme. D'autres fois, il s'agira d'un désintérêt profond. D'autres fois encore, d'une immersion totale dans le virtuel qui éloignera de la pratique réelle. Généralement, les mille et une bonnes raisons de ne pas faire l'amour relèvent essentiellement de deux facteurs : individuels et systémiques. Les facteurs individuels engagent l'orientation sexuelle mais aussi toute une série d'éléments psychologiques et/ou physiologiques qui vont justifier le fait de ne plus vouloir ou ne plus pouvoir faire l'amour. Les facteurs systémiques regroupent les enjeux interpersonnels dans les couples mais aussi les enjeux philosophiques, identitaires, politiques et numériques qui régissent l'engagement sexuel de chaque personne dans la société. Les épisodes de pandémie et les causalités extérieures (guerres, réchauffement climatique, accidents, attentats...) participent également de facteurs systémiques qui interfèrent avec le désir sexuel de tout être humain. Les causes des baisses d'activité sexuelle sont donc multifactorielles. Elles prennent leur source dans un contexte socio-historique mais aussi technologique depuis l'arrivée d'internet dans les foyers. La sexualité 2.0 (par webcam) et accessoirisée (usages des sex-toys généralisés) incarne l'un des plus grands bouleversements socio-sexologiques de la fin du 20ème et début du 21ème siècle. Les années 2020 ont accouché, à coup de forceps numériques, d'orgasmes robotisés et connectés¹². La technologie cyber - avec tous ses avatars et l'immensité de ses possibilités - représente l'une des raisons qui encourage la jeune génération à se détourner des pratiques sexuelles « traditionnelles ». Mais comme dit précédemment, c'est sans compter l'influence de l'industrie du X aussi, qui s'est emparée de l'éducation sexuelle de toute une

¹⁰ Sondage mené par le Royaume-Uni en 2004 : A. F. Bogaert, « Asexuality : 125 Prevalence en associated factors in a national probability sample », *Journal of Sex Research*, septembre 2004. Ces estimations n'incluent pas les personnes abstinentes et seraient certainement revues à la hausse aujourd'hui.

¹¹ Première demande de consultations en sexologie chez les femmes depuis plus de quinze ans

¹² M. Croset-Calisto, *Les Révolutions de l'orgasme*, chapitre « les nouveaux mondes sexuels », éditions de l'Observatoire, 2022, p263-282.

génération d'adolescents de manière massive et addictive¹³ depuis vingt ans. Par ailleurs, la hausse des divorces, les ruptures et les déchirements dans la vie des couples ont produit une désillusion chez les plus jeunes qui, devant les souffrances de leurs parents, requestionnent en profondeur les statuts conjugaux, les rapports genrés et la définition même de l'art d'aimer. Aussi, la baisse d'activité sexuelle peut incarner un levier sociétal cohérent à l'heure des crises individuelles, systémiques, politiques, économiques et climatiques actuelles. La sobriété s'invite jusque dans la sexualité.

Du principe de plaisir au principe de réalité

Le terme de « récession sexuelle » est utilisé dans de nombreux pays déjà. Ce dernier est à comprendre selon son acception étymologique : « action de se retirer de ». Aussi, il semblerait que la récession sexuelle actuelle prenne le contre-pied des comportements sexuels des générations précédentes ; ce qui peut générer des incompréhensions, voire un clivage idéologique et générationnel. En effet, certaines générations - à l'instar de celle des « baby-boomers » - n'ont généralement pas eu à se soucier des besoins fondamentaux comme les générations suivantes ont dû le faire. Dans un contexte d'après-guerre, la croissance économique et l'amélioration du niveau de vie ont permis à la population des années 1950 de renouer avec l'espoir et les plaisirs. Le travail se trouvait facilement, l'heure était à la reconstruction des ménages et des fortunes. Les besoins fondamentaux étant comblés, la place aux plaisirs - comme retour à la vie face à la mort - pouvait enfin s'exprimer. Les « Trente Glorieuses sexuelles » ont apporté leur lot de satisfactions : la libération sexuelle, le droit à l'avortement et à la contraception. Aujourd'hui, le contexte est tout autre pour les jeunes générations. La satisfaction des besoins fondamentaux n'est pas acquise de fait. Elle nécessite une vigilance et un investissement personnel de chaque instant. La résurgence des infections sexuellement transmissibles encourage la prophylaxie mais aussi les inquiétudes. La pandémie, les attentats et les guerres actuelles viennent bouleverser également le cours de la vie. Depuis quatre ans, les enfants grandissent sur un sol mouvant. Voilà aussi pourquoi, chez les 15-24 ans, de nombreuses raisons de ne plus avoir envie de faire l'amour se manifestent : être en vie précède l'envie.

Il est à préciser que le terme de récession n'est pas synonyme de régression. Ni même de démission. Le *No Sex* indique de fait une mutation profonde de notre société. Face à l'élan centrifuge que notre modernité génère, certaines personnes choisissent l'élan inverse, l'élan centripète. Ce dernier réduit et recentre les forces en un même cœur. Et du cœur au corps, il n'y a qu'un pas. C'est le pas de côté qu'une partie de la jeune génération entre autres, décide de faire pour tenter d'alerter les moins jeunes sur les dérives de la surconsommation et de la marchandisation en tout genre, y compris sexuelle et pornographique. L'enjeu générationnel est à

¹³ Voir à ce propos le communiqué de presse du 27 septembre 2023 du Haut Conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes : *PORNOCRIMINALITÉ : mettons fin à l'impunité de l'industrie pornographique !*

prendre en compte. La société a tellement changé avec l'arrivée du numérique dans nos vies que les jeunes générations, biberonnées aux us et coutumes du monde « cyber », ont une vision des potentialités - mais aussi des dommages et des risques - plus affinée que les générations précédentes (qui ont encore le pouvoir décisionnaire et les rôles clés). Cela peut prendre l'effet d'un paradoxe, mais les jeunes qui se désintéressent de plus en plus du sexe en viennent à faire office d'alerte, de « surmoi », voire de régulateur moral face aux excès et tout ce qui représente la consommation à outrance dans notre société. Une nouvelle bataille d'Hernani entre les anciens et les modernes s'annoncerait-elle? Plusieurs études tendent à l'indiquer. Mais l'articulation et l'alliance entre générations me semblent plus que jamais de mise pour comprendre et anticiper les enjeux économiques, écologiques et éthiques de demain. La sexualité nous en apprend tous les jours sur l'état du monde en cours. Au conflit de générations évoqué précédemment, je proposerais plutôt l'idée d'une rencontre nécessaire entre deux conceptions qui se concurrencent et se complètent : le principe de plaisir face au principe de réalité.

De la pulsion sexuelle à la pulsion d'autoconservation

En 2006, l'écrivain Jean-Philippe de Tonnac¹⁴ interviewait le psychanalyste Jacques Sédats. En fin éclairé, le psychanalyste pressentait déjà un mouvement de bascule :

Il y a plusieurs caractéristiques dans notre société actuelle que nous pouvons évoquer. Déliaison de tous les liens sociaux et désappartenance tout d'abord. Cette culture de la déliaison rend difficile l'expérience de la rencontre, à laquelle on n'est pas préparé. L'autre caractéristique est que nous manquons de temps [...]. Accélération de tout qui s'accompagne d'une excitation, d'une surconsommation, d'une injonction de jouissance, d'une impatience, lesquelles peuvent engendrer un désir légitime de repli sur soi, de self ecology, perçu comme salutaire. C'est une tendance de la modernité que de chercher à se soustraire à ce qui nous dévore et nous broie, et le plaisir et la pulsion de rencontre peuvent être vécus comme tels.

Les propos de Sédats mettaient en lumière trois aspects importants (et confirmés depuis) :

- le sentiment de désappartenance et la difficulté de la rencontre
- un trop-plein d'excitation menant à un repli sur soi
- l'actualité du principe de précaution face aux excès dévastateurs

Si le psychanalyste voyait en 2006 une « tendance de la modernité que de chercher à se soustraire à ce qui nous dévore et nous broie », cette tendance s'est inscrite dans les consciences jusqu'à devenir de plus en plus effective. Face à l'explosion, la protection. Face à l'addiction et la compulsion, la frugalité et la maîtrise des effusions. Face au nombre de couples divorcés, la

¹⁴ J.- Ph. de Tonnac, *La Révolution asexuelle*, Albin Michel, 2006, p. 216

recherche de nouveaux types de conjugalité. Face aux excès de la décharge, l'engouement pour le repli qui protège et recharge. La pulsion change de registre. À travers ces nouveaux scripts sexuels et amoureux, c'est toute l'histoire d'une société qui se trouve à nouveau questionnée, révolutionnée. Si la génération des baby-boomers a connu la pulsion sexuelle à foison, les générations suivantes ont été poussées à mettre en exergue sa petite sœur pulsionnelle, à savoir : la pulsion d'autoconservation.

Selon Freud, pulsion d'autoconservation et pulsion sexuelle représentent les deux parties d'un même tout : la pulsion de vie. C'est pourquoi il n'est pas osé de considérer ces deux pulsions comme les sœurs d'une même famille : la famille Éros, pulsion de vie, face à la famille Thanatos, la pulsion de mort. Voilà de quoi la révolution du *No Sex* est aussi le nom : la pulsion d'autoconservation en tant que pulsion de vie, face à Thanatos, la pulsion de mort. La pulsion d'autoconservation, comme son nom l'indique, conserve. Il en va de la conservation de soi (via le terme freudien de « libido du Moi »), mais aussi de la préservation du désir. Ces derniers ne sont alors ni vampirisés, ni annihilés par les plaisirs stéréotypés que véhiculent notre société actuelle. Ce qui, d'une certaine manière, permet au plaisir de se refaire une santé. C'est pourquoi, jouissance et abstinence sont deux réponses possibles face aux pulsions mortifères. Les deux possèdent une dynamique interne qui font d'elles des alliées complémentaires face au chaos, à la grande dépression voire la décompensation. Aussi, la révolution du *No Sex* met en exergue la pulsion d'autoconservation en tant que pulsion de vie, face à Thanatos, la pulsion de mort.

Du tabou au totem ?

Depuis quelques années, le principe de plaisir cède sa place au principe de réalité. Il s'agit de veiller aux dépenses et d'éviter les débordements. La « consommation du sexe », qui a connu ses heures de gloire et ses déboires, n'échappe plus à la règle. Le monde des plaisirs fait place à celui de la modération. La pulsion sexuelle se met en retrait, au profit de la pulsion d'autoconservation. Depuis la pandémie, la fragilité de la vie humaine n'a jamais été aussi palpable. Se projeter dans l'avenir est devenu anxiogène, aléatoire, incertain. Désormais, avant de penser au sexe et à la jouissance, l'humain pense d'abord à sa sécurité. À sa pérennité. Car pour pouvoir jouir et éprouver du plaisir, encore faut-il être en vie. La révolution du *No Sex* semble nous le rappeler : il s'agit de se recentrer sur soi pour pouvoir durer. La *libido sexuelle* cède le pas à la *libido du moi*. Les jeunes qui n'ont plus envie de faire l'amour (tel qu'il se fait), les personnes d'orientation asexuelle et les personnes abstinentes viennent délivrer un message fort à la société : en isolant la pulsion sexuelle de leur mode de vie, ils la protègent de l'asphyxie.

Dès lors, nous pourrions émettre l'idée que l'abstinence est en train de passer d'un interdit inquiétant et dangereux (tabou) à une fonction protectrice et sacrée (totem)... Cette mise au repos peut donner au désir un nouveau souffle, via la dégénéralisation des rapports, la sublimation et la

création. L'heure d'une nouvelle poétique du désir aurait-elle sonné ? Le temps du *No Sex* contiendrait-il les germes d'un nouvel art d'aimer ?

Un nouvel Amour courtois ?

D'une certaine manière, les pratiquants du *No Sex* s'inscrivent dans une tradition de paroles et de gestes qui se rapproche de l'amour courtois (la *Fin'amor*) du Moyen-âge. Tels les chevaliers d'alors dénonçant la loi des suzerains, les personnes asexuelles et abstinentes dénoncent et défient les codes d'une sexualité exacerbée qui aurait vendu son âme au diable. Elles questionnent les codes établis et réinventent une grammaire sexuelle au moyen d'une nouvelle conjugaison des êtres. En cela, il est probable que le *No Sex* favorise l'avènement de nouveaux chantres du monde moderne, les troubadours du 21^{ème} siècle...

L'amour courtois est un art de vivre et d'aimer qui s'est développé en Europe durant les 12^{ème} et 13^{ème} siècles. Son application très codifiée, s'est déployée à travers des personnages clés tels que la Dame ou le chevalier. La philosophie de l'amour courtois repose sur la notion de désir, de conquêtes, de loyauté et d'inaccessibilité. Les troubadours qui relatent les aventures épiques et chevaleresques transmettent un message fort aux humains : le désir se nourrit non pas de sexe mais d'amour. Et ce dernier exige un art du retrait, de l'attente, une faculté de refoulement et d'abnégation, la sublimation du sexe via d'autres activités, une foi en l'amour unique, l'idéalisation de l'amour fou (où le sexe redevient corrélé aux sentiments), le rejet de l'artifice, la quête de la Vérité... Le différé des plaisirs devient une promesse de qualité. L'impossible rencontre sexuelle crée les plus grands espoirs, comme les plus grands récits. En tenant leur désir en haleine, Dame et chevaliers cultivent un nouvel art d'aimer. Et si la sublimation du désir et des rapports sexuels permettait au final de maintenir le désir du désir ? Et si la révolution du *No Sex* détournait le sexe pour mieux le redéfinir et le maintenir en vie ? La mise à l'écart du désir sexuel lui permettrait-il donc d'éviter sa destruction ? Peut-être même de préparer sa résurrection ? D'un point de vue analytique, les protagonistes de l'amour courtois effectuent une sublimation de la pulsion sexuelle. Pour reprendre les mots du sexologue Claude Esturgie, l'on pourrait dire qu'il y a « sublimation du désir qui reste désir du désir¹⁵ » .

Les personnes asexuelles et abstinentes, en dénonçant et refusant la violence du sexe actuel, incarneraient-elles donc les nouveaux poètes romantiques de notre société ? Moins de sexe pour plus de discours amoureux ? Tels des troubadours au temps de l'amour courtois, les personnes qui pratiquent le *No Sex* viennent d'une certaine manière, bouleverser les codes établis au profit de nouveaux gestes littéraires, éthiques, politiques, relationnels et amoureux. Toutefois, comme toute révolution en cours, le *No sex* ne contient-il pas avec lui les ferments d'une *évolution*

¹⁵ C. Esturgie, *Le Désenchantement du sexe. Dialectique de l'amour et du désir*, L'Harmattan, 2015, p. 35

paradoxe (selon la formule de Max Weber) avec en toile de fond, l'amorce de nouvelles problématiques de politiques publiques, telle la baisse potentielle du taux de procréation dans le monde (le taux de natalité en France n'a jamais été aussi bas depuis la fin de la Seconde guerre mondiale) ? Sur ce point, l'avenir nous le dira car « sexualité » et « procréation » recourent des champs pluridisciplinaires différents qui mériteront très certainement d'être précisés prochainement. Pour l'heure, l'asexualité et l'abstinence redessinent les codes de l'amour et des échanges et le *No Sex* indique que le sexe actuel est à réinventer, notamment par le langage. Cela pousse les chercheurs à observer et (re)définir les intellections, les ressorts et les codes de la sexualité afin de mieux comprendre les mutations actuelles de notre société. L'essor du *No sex* questionne le monde des envies au profit de l'en-vie. La société de performance est prise à défaut, autant que mise au défi.

***Magali Croset-Calisto**

Sexologue, psychologue, addictologue.

Comité scientifique SOS Addictions, Membre titulaire AIUS et SFSC.

Docteure ès lettres, auteure d'une quinzaine d'ouvrages.